

David Gilmour, Lisa Moore, Gabrielle Roy et Margaret Laurence

Hélène Rioux

Numéro 156, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73096ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2014). Compte rendu de [David Gilmour, Lisa Moore, Gabrielle Roy et Margaret Laurence]. *Lettres québécoises*, (156), 31–32.

☆☆☆

DAVID GILMOUR

ExtraordinaireTraduit de l'anglais par Sophie Cardinal-Corriveau
Montréal, VLB éditeur, 2014, 169 p., 19,95 \$.

Fin de l'histoire

Par les temps qui courent, le suicide assisté est au cœur de bien des débats. On est pour, on est contre, on se demande qui, le moment venu, nous aidera, qui nous demandera un jour de l'aider à franchir l'ultime pas. David Gilmour en fait le thème d'*Extraordinaire*, son dernier roman.

Le narrateur a une demi-sœur, Sally, de quinze ans son aînée et qu'il n'a guère fréquentée (il le regrette maintenant). Décidée à mourir, elle fait pourtant appel à lui pour qu'il l'accompagne.

Sally m'appelait tout bonnement, un soir, et me demandait de venir la voir chez elle. [...] À la fin de la soirée, j'avais accepté de l'aider à se tuer. (p. 15)

Il faut d'abord trouver le médicament qui fera le travail. Après cinq semaines de recherche, le narrateur finit par le dénicher chez une vieille tante sénile.

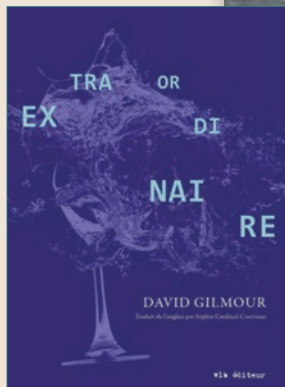
C'était un cachet pour dormir qui avait été retiré des tablettes quelques mois à peine après sa sortie. Tout un scandale. Tu le prenais avec quelques solides remontants avant de te coucher et tu ne te réveillais pas le lendemain. Fin de l'histoire. (p. 16)

Sally

Écrit au passé (les événements se sont produits quelques années auparavant), dans une langue sobre et simple, le roman relate cette dernière soirée pendant laquelle le frère et la sœur se racontent. Elle surtout. De lui, on apprendra finalement peu de chose. Entre cocktails (martinis, margaritas, Drambaie) et musique (chansons traditionnelles mexicaines, Dave Brubeck), tandis que le réfrigérateur ronronne dans la cuisine et que le téléphone sonne en vain, Sally se rappelle son enfance, les relations tendues qu'elle entretenait avec sa mère, évoque son mariage raté, ses enfants — Kyle, un fils rebelle qui a très mal tourné, Chloé, une fille brillante désormais installée en Californie —, son amant Marek, un séjour dans une colonie d'artistes à San Miguel de Allende. C'est au cours de ce séjour au Mexique qu'un accident bête a soudain fait basculer sa vie : invitée à une soirée, elle a trébuché sur un tapis, est tombée, s'est cassé le cou. Paralysée, elle passera le reste de sa vie en fauteuil roulant. « J'ai eu de la chance, sous bien des aspects, dit-elle pourtant. Seulement, je l'ai épuisée bien vite. Mais oui, j'ai eu une bonne vie. » (p. 34) Une femme courageuse, attachante, profondément humaine.

Mais là, c'est assez, elle ne peut plus envisager l'avenir, un avenir dégradant, sans dignité, comme on dit, avec un corps qui la trahit et la trahira de plus en plus. Le narrateur la comprend. Nous aussi. À la fin de la nuit, elle annonce qu'elle est prête, et son frère prépare le dernier cocktail.

Je suis resté auprès du corps de Sally jusqu'à ce que le soleil se lève. [...] Je l'ai embrassée sur le front. « Au revoir, Sally,



DAVID GILMOUR

au revoir », puis j'ai descendu l'escalier arrière et je suis rentré chez moi. (p. 169)

En refermant le livre, on se prend à rêver. Si seulement ça pouvait être aussi simple.

☆☆ ½

LISA MOORE

Piégé

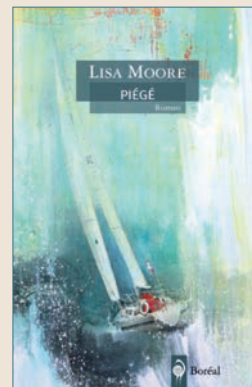
Traduit de l'anglais par Claudine Vivier

Montréal, Boréal, 2014, 344 p., 27,50 \$.

Cavale

1978. David Slaney, un jeune Terre-Neuvien, vient de s'évader de la prison où il purgeait une peine pour un délit (il a importé une cargaison de cannabis) commis quatre ans plus tôt. Son but : retrouver Hearn, son ami et complice, qui a, lui, échappé à la prison et vit désormais à Vancouver. *Piégé* raconte le périple de Slaney.

Ce voyage — il traverse le Canada, de la Nouvelle-Écosse à la Colombie-Britannique — est aussi, surtout peut-être, un voyage intérieur. La narration oscille entre présent et passé. Le présent, ce sont les rencontres éphémères (entre autres trois danseuses nues, une future mariée empêtrée dans sa robe), les lieux plus ou moins sordides où il s'arrête. S'y entremêlent, plutôt habilement, j'en conviens, les péripéties qui l'ont conduit là où il est maintenant. Il revisite son passé, l'enfance d'enfant de chœur, l'adolescence de *pusher*, l'université où il étudie l'histoire (et Hearn, la littérature), son amour pour Jennifer, le gros coup préparé avec Hearn qui assurerait leur fortune. Il n'avait pas prévu la trahison.



En attendant, c'était le peuple, le vrai, à savoir les humbles pêcheurs de Capelin Cove, qui les avait dénoncés.

La loi était un conte traditionnel qui changeait chaque fois qu'on le racontait. (p. 156)

Trahisons

J'ai dit plus tôt que David s'est évadé. C'est du moins ce qu'il croit. En réalité, cette « évasion » a été montée par des agents de la GRC résolus à pincer Hearn. Un certain Patterson — un type plutôt pathétique — est responsable de l'affaire. À son insu, David est donc suivi pendant tout son parcours. Sans le dire, il s'arrête à Toronto pour revoir Jennifer, désormais mariée avec un autre, une rencontre qui marque la fin de leur amour. Puis il arrive à Vancouver et rejoint Hearn, établi sous une nouvelle identité. De là, il partira pour le Mexique et la Colombie, prendre livraison d'une autre cargaison de drogue.

Ne prononce plus ce nom. Hearn n'existe pas. Je suis quelqu'un d'autre. [...] Je suis John Barlow. Tu dois devenir quelqu'un d'autre ici. Tu es Doug Knight. Je suis Barlow, tu es Knight. Slaney et Hearn n'existent pas. On s'est réinventés. (p. 210)



LISA MOORE

Une nouvelle femme entre alors en scène : Ada.

Ces yeux qu'elle avait. Deux couleurs différentes, l'un bleu, l'autre noisette. [...] Il tenta de déterminer lequel était le plus beau, mais ils étaient aussi beaux l'un que l'autre. (p. 225)

Traître ou complice ? Je ne le dévoilerai pas. Je ne dévoilerai pas non plus comment se termine cette équipée semée d'embûches. Mais le projet semble bancal et on a peu d'espoir.

Terre-neuvienne, Lisa Moore est notamment l'auteure de *Février*, un magnifique roman sur le deuil construit autour de la catastrophe de la plateforme

pétrolière Ocean Ranger. *Piégé* m'a malheureusement moins touchée. Beaucoup moins. L'ouvrage est décrit comme un thriller, mais le rythme est trop lent, voire laborieux, les nombreux personnages trop souvent à peine esquissés et trop de descriptions, de détails encombrant une intrigue qui s'essouffle. La dernière partie est, heureusement, plus vivante.

☆☆ ½

GABRIELLE ROY ET MARGARET LAURENCE

Entre fleuve et rivière

Traduit de l'anglais par Dominique Fortier et Sophie Voillot
Saint-Boniface, Plaines, 2014, 144 p., 21,95 \$.

Deux voix

Entre février 1976 et juin 1983, Gabrielle Roy et Margaret Laurence, toutes deux originaires du Manitoba, ont échangé un total de trente-deux lettres, dix-huit dans le cas de Laurence et quatorze dans celui de Roy. Traduite par Dominique Fortier, qui donne sa voix à Gabrielle Roy, et Sophie Voillot, qui donne la sienne à Margaret Laurence, cette correspondance a paru récemment aux éditions des Plaines.

Entre fleuve et rivière

Il s'agit certes d'un beau projet et on ouvre le livre animé par le désir d'apprendre ce que ces deux immenses écrivaines avaient à se confier. Peu de chose, en fait. C'est vrai qu'elles n'étaient pas des amies intimes et ne se sont rencontrées qu'une fois, en 1978, à l'occasion d'un colloque sur la littérature canadienne tenu à Calgary.

Toutes deux commencent presque invariablement leurs lettres en s'excusant de répondre si tard. Elles s'envoient leurs œuvres, se lisent et se félicitent mutuellement. Sinon, quelques détails sur leur vie quotidienne : Gabrielle Roy se plaint d'ennuis de santé (elle souffre d'asthme et d'arthrite), d'une invasion de fourmis charpentières dans sa maison de Petite-Rivière-Saint-François, de pannes de télé-



phone ; Margaret Laurence parle de ses nombreuses activités dans les écoles, les colloques et les ateliers d'écriture, de problèmes liés à la censure, décrit un voyage en Angleterre avec ses enfants. Il est aussi question de la difficulté de créer. « Je ne me remettrai jamais à écrire à moins de m'allouer suffisamment de temps et d'espace pour méditer » (p. 69), constate-t-elle après avoir passé quelques mois (tout le printemps) à voyager.

La situation politique au Québec

Gabrielle s'exprime pourtant à la suite des élections de 1976 qui ont porté le Parti québécois au pouvoir.

Comment écrire sur notre pays, par les temps qui courent, sinon avec nos cœurs lourds de chagrin, notre peine et nos regrets, peut-être. (p. 70)

Et je n'ose pas vous parler — pas encore —, dit-elle dans une autre lettre, de ce qui me peine le plus en ce moment : la situation politique au Québec. [...] Je décèle tellement de travers que j'ai trop bien connus dans mon enfance et ma jeunesse, je décèle trop de ces choses pour vivre maintenant dans l'espoir... (p. 65-66)

Par délicatesse ou pudeur, Margaret Laurence s'abstient de donner son opinion.

Ah ! Le Québec. On dirait que tout le monde est terriblement inquiet et véritablement chagriné, mais c'est si difficile de savoir quoi faire. (p. 67)

Elle déplore aussi son ignorance du français. « C'est à des moments comme celui-ci que je regrette le plus de ne pas lire le français » (p. 80), écrit-elle lorsque Gabrielle Roy remporte le Prix du Gouverneur général pour *Ces enfants de ma vie*.

Datée du 9 janvier 1983 (après trois ans de silence), la dernière lettre de Laurence restera sans réponse. Gabrielle Roy mourra d'insuffisance cardiaque quelques mois plus tard cette année-là.